

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. Abonnement pour l'année, (franc de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, franc de port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 2 SEPTEMBRE 1861.

No. 97.

La Papauté.

Au milieu des fluctuations, des incertitudes et des ébranlements de la politique humaine, jetons un moment nos regards sur ce que Bossuet appelait la politique divine. Les triomphes de l'erreur nous entourent de ruines; à travers ces ruines, voyons la vérité faire son chemin, étendre et consolider son empire; consolons-nous par ce beau spectacle de la sagesse, de la certitude et de la durée.

C'est sur Rome que s'arrêtent nos yeux. Nous entendons nos beaux esprits sourire. Le Voltaire rouge, se croyant assuré de la destruction de Rome, demande superbement combien d'heures encore peut durer son éternité? Tout à l'heure nous lui répondrons.

Quelqu'un aurait-il su compter, il y a quatre ans, les Français qui proclamaient, en toute assurance et en toute allégresse, la déchéance irrémédiable du dogme catholique? C'était le cri de tous nos professeurs, de tous nos écrivains, de tous nos orateurs, de tous nos censitaires, rénéty par les échos de toute l'Europe et dominant l'esprit de tous nos gouvernements. Les plus déterminés de ces professeurs, de ces écrivains, de ces orateurs, sont parvenus au pouvoir par un coup de foudre qui a ébranlé le monde et mis Rome aux mains de leurs alliés... Ils ont chassé de Rome, à force ouverte, leurs alliés, et rétabli le Pape.

Le Pape rétabli par la France, et par la France en révolution, voilà l'événement du siècle. L'humanité vivra là-dessus longtemps. L'homme s'agite, Dieu le mène. Il ne suffit pas de savoir ce que les révolutionnaires français se proposent; il faut savoir ce que Dieu voudra. Si Dieu veut, comme tout l'annonce, que son Eglise soit glorifiée, il faudra bien non-seulement qu'on s'y résigne, mais qu'on y travaille, les révolutionnaires français tout comme les autres. La trouée formidable qui vient de passer sur le monde savait sans doute où elle voulait frapper, mais elle n'a pas su où elle frappait. En Allemagne, elle a ruiné le josphisme, demandé le protestantisme et introduit les Jésuites qui faisaient encore plus peur que chez nous. En Italie, elle a, quoiqu'il en semble, semé plus de germes de régénération que de germes de mort. En France, elle a roulé dans la fange les principales chaires de l'impie et laissé debout celles de la religion. Que l'on nous permette une comparaison vulgaire: Dieu est comme le menuisier, qui ne livre pas son ouvrage aux yeux qui pour faire tourner la roue de son moulin. Epuantés de la force et du fracas du torrent qui l'entraîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire; nul ne sent! il veut mouler.

Nous entendons plaindre le Souverain-Pontife. Ah! sans doute, si nous ne considérons que sa situation temporelle, nul homme ne porte un plus grand poids d'angoisses. Mais il faut s'élever un peu plus haut. Ne regardons pas ce qui disparaîtra dans l'éloignement historique, les Mazzini, les Camino, les Palmerston et ce groupe de subalternes qui leur servent d'instruments. Pouvés figures, en somme. Qu'est-ce que tout cela, comparé aux ennemis d'autrefois? Tout cela donne ce qu'il reste un Pape saint, vénéré, obéi, plus puissant dans l'Eglise de Dieu qu'aucun de ses prédécesseurs ne le fut jamais, et la chaire de Pierre, plus que jamais considérée comme la clef de voûte de l'ordre social. Parcourons l'histoire depuis dix-huit siècles, nous ne trouverons pas un Pape, nous disons pas un, que le monde catholique ait plus docilement, plus unanimement, plus tendrement salué

Evêque des évêques, l' Pasteur des pasteurs, chef et père de tout le troupeau du Christ. Nous sommes à un grand moment des annales du monde, nous assistons à un spectacle nouveau, et la postérité nous félicitera d'avoir contemplé l'aurore des merveilles qui l'attendent.

Autrefois, le puissant établissement temporel des Evêques, en même temps qu'il fut une arme excellente aux mains de l'Eglise, fut une arme dangereuse aux mains des ennemis et des jaloux du pouvoir spirituel de la papauté. Souvent la politique s'en empara, et les papes soutinrent peu de grandes luttes sans voir autour des rois, dont ils réprimèrent les entreprises un ou plusieurs de ces évêques qui occupent un rang si élevé dans l'Etat. Plus irrités contre les Evêques fidèles que reconnaissants envers les évêques courtisans, les souverains, alléchés d'ailleurs par les biens de l'Eglise, ont résolu d'abattre la puissance temporelle ecclésiastique. Ils pensaient, et leur calcul était juste, et si Dieu n'avait pas pris soin de le déjouer, il aurait pleinement réussi, ils pensaient que les Evêques étant abaissés et détruits, les couronnes auraient facilement raison de la tiare.

Ils y ont travaillé sans relâche et presque unanimement pendant trois siècles. Ils ont si bien frappé, si bien régné, si bien persécuté; la brutalité du peuple, l'ingratitude des savants, la ruse des administrateurs et des politiques leur sont venues en aide si efficacement qu'ils ont fini la destruction qu'ils avaient juré d'accomplir à ce consommé. Tous les biens de l'Eglise sont tombés en leurs mains; tout le pouvoir politique des Evêques a passé aux mains de l'Etat. On n'a rien laissé aux évêques que ce qu'il n'était pas possible de leur ravir, l'office sainte et la mission apostolique.

Voilà certes une entreprise habile, persévérante, et couronnée d'un rare succès, grâce à la complète ardeur du monde entier. Mais le but suprême de cette politique a été manqué. Le but était d'abattre le Pape, et il se trouve, après trois siècles, que tant d'efforts n'ont servi qu'à grandir le Pape et qu'à le fortifier.

Dans tout le collégé des apôtres, quelle est la tête qui s'élève contre Pierre et le voit qui parle contre lui? Qui résiste, qui pourrait résister, concevoir seulement la pensée d'une résistance comme il y en eut en tous les temps? Si quel, ne part, et qui semble n'être plus possible, un évêque soutenait une erreur, préconisait la politique anti-chrétienne d'un pouvoir quelconque, refusait de faire son devoir, le Pape lui enverrait: *Non cher fratre, vobis vos trampez*. Et le rebelle verrait aussitôt ses partisans s'éloigner, ses disciples le condamner. Il se verrait seul, il tomberait à genoux. S'il voulait contester, il ne serait pas même effrayant, il serait ridicule. On ne concevrait pas son entêtement. Le Titan soulevé contre Rome ne paraîtrait qu'un faible esprit, et ne serait pas autre chose. Telle est aujourd'hui dans l'Eglise la puissance papale.

Une autorité si forte et si bien établie dans l'Eglise, est forte et bien établie partout. On a cru la miner, on l'a seulement entourée de fossés et de palissades. Elle est là au centre de tous les intérêts humains, dernier rempart de la civilisation, dont elle fut la source première. On ne peut y toucher que tout ne soit menacé; si elle croulait, tout croulerait, et tout le monde le sait, et l'a vu, et l'a dit. Elle est pauvre, faible, dénuée de toute puissance matérielle; mais elle a toujours la parole féconde qui crée les peuples, les institutions, les empires.

Malgré cette parole, M. Mazzini peut bien encore une fois prendre Rome; il peut, si Dieu le permet, prendre même le Pape. Pie IX n'est pas le premier Pape qu'on a vu dans Pesil, et ne serait pas le premier qu'on eût vu dans les fers ou sur la croix. Mais la papauté, M. Mazzini ne la prendra pas, parce que Dieu ne le permettra pas. Un jour, M. Mazzini, si sa destinée comporte tant d'honneur, sera pendu ou jeté dans un cul de basse fosse, soit par quelques-uns de ses amis à qui Dieu donnera cette mission, soit par une armée que le Pape fignitif on captif aura levée du seul mouvement de ses lèvres; et le Pontife immortel, traversant les populations agouillées, reviendra par un chemin de fleurs reprendre la couronne d'épines qui déchire son front, mais qui foudroie les autres fronts. Il présidera, comme c'est sa fonction depuis dix-huit siècles, aux destinées de l'humanité assis sur cette chaire de la doctrine et du martyre qui, toujours vacillante, verra tout tomber, et relèvera tout ce qui ne doit pas périr.

Sans doute, on ne peut pas comparer absolument la Monarchie à l'Eglise, ce qui est éternel et ce qui est périssable. La monarchie en général, les familles royales en particulier, n'ont pas reçu les promesses si magnifiquement remplies, qui ont été faites au patriarche d'homme, et les censures elles reçues, il faut bien reconnaître qu'elles n'en ont pas, comme lui, mérité l'accomplissement. Mais cet exemple montre un moins ce que valent les serments des peuples, ceux qu'on leur fait faire et ceux qu'ils font réellement. *Toujours, jamais*, paroles légères sur les lèvres humaines! *Nous voulons ceci, nous ne voulons point cela*, paroles plus vaines encore. *Nous voudrions ce que Dieu voudra, et vous le ferez vous-mêmes*, ou par la République ou par la Monarchie; et, des deux façons, vous le ferez en abjurant ces rêves d'oraison qui vous ont laissé croire que vous aviez secoué le joug divin. Vous ferez ce que Dieu voudra, et Dieu voudra que son Eglise règne sur toute la terre ornée de toutes les gloires et parée de tous les triomphes. Vous consentez à lui donner le triomphe du martyre, Dieu lui donnera celui de la victoire. Sa victoire sera de vous conduire à la liberté par la vérité.

Pour soutenir le combat contre le monde, l'Eglise n'a jamais dit que deux mots; mais deux mots qu'elle a scellés de son sang. A ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit: *Non licet*; à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice, elle a dit: *Non possumus*. Avec ces deux mots, elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sectaires qui ont voulu persécuter aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la justice sont restés inébranlables sur la terre, et rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus.

Nul ne peut dire encore ce qui a péri, ce qui restera ou ce qui se relèvera des choses anciennement établies qu'a renversées le choc révolutionnaire. Ce que chacun peut voir dès à présent, c'est que la Papauté est l'instrument de Dieu pour la réédification de la société, et que l'histoire des rois et des peuples futurs sera la même que celle des rois et des peuples passés. Ils ont été heureux autant qu'ils ont protégé l'Eglise, grands autant qu'ils l'ont aimée.

LOUIS VEUILLOT.

Mouvement Religieux de l'Allemagne.

I

Les journaux allemands enregistrent de nouveaux succès remportés par les missionnaires.

La mission des Jésuites, à Dusseldorf, s'est terminée par un traité mémorable. Une lettre communautaire avait été adressée au P. Roh par un communiste; le misérable ayant été découvert, le peuple l'a chassé de la ville. Cette expérience n'avait pas corrigé les démagogues de Dusseldorf: un d'eux a écrit au P. Roh pour l'adjurer, au nom de la justice et de la charité, de prêcher le socialisme tel que l'Evangile l'enseigne. Le missionnaire a fait savoir qu'il satisfaisait à cette requête en son dernier sermon. Grande a été l'affluence; l'Eglise était comble; presque aucun des rouges de la ville ne manquait au rendez-vous. Alors le P. Roh a exposé en calme et beau langage l'enseignement véritable de l'Evangile; puis il a mis en regard les doctrines communistes-socialistes, et il a démontré d'une façon foudroyante que leurs fondateurs ne ressemblent aucunement à Jésus-Christ, mais beaucoup à Judas. Equitable dans son châtiement, il a observé ensuite que les erreurs de ces malheureux proviennent en majeure partie de la fausse civilisation du dix-huitième siècle, et des fautes de la classe supérieure, et il a supplié riches et pauvres, grands et petits, de s'unir dans la religion catholique. Profondément ému de ce discours et de plusieurs autres sermons opportuns et touchants, une foule considérable a escorté les missionnaires jusqu'au chemin de fer. Chacun voulait leur serrer la main; on jetait devant leurs pas des boules de rose; et des vœux sans fin s'élevaient du sein du peuple.

Les Jésuites ont prêché aussi, depuis quelques semaines, six missions dans le diocèse de Paderborn. On écrit de ce sujet de Hildesheim que la controverse de Piebelsfeld est comme régénérée par les missions. La haute classe particulièrement téméraire un amour inespéré pour l'Eglise, et redouble de ferveur dans les saints exercices. Je crois, disait un témoin de ce beau mouvement, Piebelsfeld s'efforcera dans la foi, qu'il peut voir venir avec une constante confiance les pénibles combats que l'on aura peut-être à subir prochainement.

Dans la mission d'Etlingen, les Jésuites ont converti quarante-deux protestants. Beaucoup d'habitants de Carlsruhe ont suivi leurs discours; il y a eu des conversions parmi eux, et surtout dans l'armée. Un capitaine, deux lieutenants et un sous-lieutenant ont fait leur abjuration le même jour, et l'on compte à Carlsruhe soixante-dix personnes qui se font instruire dans la foi catholique. Un grand nombre de notables de la ville ont demandé par écrit qu'une mission y soit donnée. Dignes émules des Jésuites, les Rédemptaristes continuent leurs fructueux travaux dans les pays rhénans; en même temps, onze religieux de leur ordre ont commencé à prêcher le Jubilé en Bohême. Tandis que les Rédemptaristes évangélistes Lembek, le P. Hillebrand et deux autres missionnaires opèrent de nombreuses conversions dans le cercle de Siegen.

Le zèle du clergé diocésain s'accroît manifestement en contact des hommes apostoliques qui parcourent le pays. Plusieurs curés du diocèse de Luxembourg quittent leurs paroisses pour entrer dans un convent. A Cologne, le séjour du P. Ignace (lord Spencer) a donné l'idée de fonder une maison de mission

nistes; plusieurs prêtres ont l'intention d'y entrer; le terrain nécessaire a été offert par une famille riche.

Quoiqu'il y ait de longues luttes à livrer, de grands résultats à conquérir en Europe, les missions étrangères ne sont pas tout-à-fait oubliées au-delà du Rhin. Plusieurs Français-cains sont partis de Pologne pour la Chine. Mgr. Knoblocher, après avoir obtenu des secours considérables pour la mission du Soudan, a quitté Vienne avec douze associés dévoués. Il s'est arrêté à Munich durant quelques jours et ce peu de temps lui a suffi pour enthousiasmer plusieurs jeunes gens d'élite, qui se préparent à rejoindre l'apôtre des noirs auprès des sources du Nil. Les pieux voyageurs s'embarqueront pour l'Egypte à Trieste, après avoir présenté leurs hommages au Saint-Père et demandé sa bénédiction à Rome.

Les trois associations de Pie IX, de Saint-Boniface et de Saint-Charles-Borromée grandissent peu à peu. L'assemblée générale de la première aura lieu probablement cette année à Prague. L'association de Saint-Boniface, dont le but est de secourir les catholiques dans les Etats protestants, compte aujourd'hui quinze mille membres.

Une nouvelle association d'ecclésiastiques s'est organisée pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Déjà plus d'un million a été payé par les anciens souscripteurs, et il a été employé à la nef. L'Archevêque espère que cet admirable vaisseau sera terminé dans trois ans, par les efforts de la générosité chrétienne. On se propose de consacrer une des fenêtres à la mémoire de l'illustre Joseph Görres. Celui-ci serait représenté agenouillé devant le trône de la sainte Vierge et du Sauveur, aux côtés duquel se tient saint Boniface et Charlemagne. Les amis et les admirateurs de Görres doivent fournir la somme nécessaire pour ce magnifique projet.

Plusieurs nouveaux convents ont été construits en Hongrie. Ils ont été bénis par le nonce, accompagné de l'Archevêque-primat. Ainsi depuis les rives du Rhin jusqu'aux frontières de Turquie et de Russie, on voit la vie religieuse se réveiller peu à peu et se révéler par des œuvres d'amendement moral, par de vives luttes contre les erreurs, par d'utiles et belles créations.

II.

Nous ne saurions mieux faire apprécier l'importance de ce réveil religieux qu'en traduisant les observations des publicistes schismatiques.

Écoutez d'abord l'Organe de l'Eglise luthérienne (1).

« Nous ne nous étonnerons pas le moins du monde s'il se fait plus de conversions et des conversions plus importantes au catholicisme que d'un officier dans la société évangélique d'Ellerfeld, qui entreprend de créer une sorte de catholicisme à l'envers, en réunissant toutes les églises en une église nouvelle, laquelle existe seulement dans certaines têtes. L'histoire contemporaine nous montre ce que peut l'Eglise catholique en Angleterre. Elle défait le Parlement, c'est-à-dire le gouvernement suprême de l'Eglise nationale; non pas qu'elle lui soit supérieure en pouvoir, mais parce qu'elle sait tirer parti des contradictions de l'Eglise anglaise et surtout des principes libéraux sur lesquels est basé le gouvernement anglais, et dont la conséquence nécessaire est la destruction de l'épiscopatisme anglican. Car M. Cobden a certainement raison quand il montre le ridicule de ce gouver-

(1) L'article suivant a été reproduit plus longuement par la Gazette de Hanovre et par la Volkskalle.

ERREUR JUDICIAIRE.

AFFAIRE DE LA FILLE SALMON.

(Suite.)

« Le Procureur du roi ayant recueilli dans quelques dépositions le récit d'un plat de cerises sur lequel on avait remarqué de la poussière, ne doute pas un instant que ce ne fût encore la de l'arsenic, et il en fait aussitôt un chef de ses conclusions, qui a été adopté par la sentence.

« Quelle déplorable absurdité! Vous soupçonnez cette fille d'avoir mis de l'arsenic sur les cerises! Mais commencez donc par établir qu'il y a eu de l'arsenic sur ces cerises; et il n'y a pas un seul acte au procès qui l'indique.

« Au surplus, quand ce fait serait constant il resterait à prouver que c'est la fille Salmon qui s'en est rendue coupable.

« Dites-vous que vous ne faites que la soupçonner! Mais comment n'avez-vous pas senti qu'il fallait au moins, en composant des soupçons, respecter davantage la raison et la vraisemblance? C'est choquer Pan et l'autre, de parler de cerises arseniquées d'arsenic, présentes d'abord à déjeuner, et ensuite servies sur une table de sept personnes, en plein midi.

« Assurément voilà une Médée étrangement opiniâtre dans le projet d'exterminer une famille, mais en même temps bien maladroite!

« En élevant ces absurdes soupçons, les juges de Caen ne devaient-ils pas entendre qu'on les soupçonnait avec bien plus de raison d'avoir cherché à annuler les imputations, pour accabler sous leur nombre la réclamation universelle, et subjurer l'incrédulité du public?

« C'est à ce plan, de multiplier les accusations à raison de la disette des preuves, de leur fournir une valeur fictive à l'aide de leur masse, et de masquer leur faiblesse par leur nombre, qu'on doit encore l'imputation de vols domestiques, hasardée par le Procureur du roi, et qui sert de base à la seconde partie de la sentence.

« Les bornes d'un article de notre ouvrage ne nous permettant pas de suivre M. Fournel dans tous les développements qu'il donna à cette partie de la cause, nous nous bornerons à en faire l'analyse.

« Il repoussa l'accusation du vol fait dans la maison Duparc, en faisant observer que rien dans la procédure ne chargeait la fille Salmon d'avoir pris les effets qu'on avait trouvés dans l'armoire, et qu'il était absurde de supposer que cette armoire lui eût été donnée pour mettre ses hardes.

« Est-il d'usage (disait-il) de loger chez ses voisins les coffres et armoires de ses domestiques? Les voisins se souffriraient-ils?

« Ensuite, que d'autres invraisemblances! Dans cette armoire il se trouve une quantité

d'effets de la maison Duparc. Pour les transporter, il aurait donc fallu que la fille Salmon eût été sans cesse occupée à démouler les armoires de ses maîtres; mais comment, obligée de servir sept personnes, aurait-elle trouvé, en cinq jours le temps de faire un pareil déménagement sans qu'on s'en aperçût, surtout lorsqu'il fallait aller dans un corps de logis situé à une autre extrémité de la maison?

« Ajoutons à tout cela que le locataire n'aurait pas manqué d'être frappé de ces fréquentes visites faites à l'armoire, et qu'on n'aurait pas oublié de les faire entendre sur cet article intéressant. Mais on n'a en garde de l'appeler en témoignage, parce que sa déposition n'aurait pu que contrarier cette fable ridicule.

« M. Fournel insistait sur ce qu'on n'avait trouvé dans cette armoire qu'une partie des hardes de la fille Salmon (les plus mauvaises) sur ce qu'il y avait aussi des papiers de ses maîtres, qu'il était impossible de croire qu'elle eût voulu voler; sur l'ouverture clandestine de l'armoire, dans un coin composé de la femme Duparc, de Bertot, de Vassel et Cauvin; et enfin sur ce que rien n'établissait que la clef saisie sur cette fille fût la clef de cette armoire, puisqu'on avait négligé de la constater sur le champ, et puisqu'elle avait constamment tenu cette clef d'un ancien coiffeur qu'elle avait chez le sieur Père, en nommant l'ouvrier qui la lui avait faite.

« Passant ensuite au prétendu vol chez le sieur Dumesnil, le défenseur repoussait cette accusation, en ce qu'elle n'était fondée que sur la déclaration de la dame Dumesnil, dé-

claration infiniment tardive, et d'autant plus suspecte, qu'elle avait laissé partir la fille Salmon sans lui adresser le moindre reproche.

« Il n'en fallait pas davantage pour justifier sa chute, puisque, de tous les maîtres qu'elle avait servis, les Damesnil étaient les seuls qui eussent attaqué sa fidélité.

« Il restait encore à parler du soupçon énoncé dans la sentence, que cette malheureuse avait volé un morceau de toile couleur d'orange.

« M. Fournel en démontrant l'absurdité, en rappelant que l'histoire de ce chimerique larcin ne reposait que sur des propos de quatre femmes, c'est-à-dire sur des contumèges.

« Avant de terminer (disait-il), faisons une observation qui n'a pas sans doute échappé à nos lecteurs; c'est que voilà une jeune fille d'une étrange vivacité dans ses projets et dans ses attentats.

« Arrivée dans une ville où elle est étrangère, où elle n'a pas la moindre liaison, ni la moindre relation; admise dans une maison surveillée par un grand nombre de maîtres; qui prend tous ses instants; il ne lui faut que cinq jours pour concevoir et exécuter un plan qui effraierait les scélérats les plus consommés.

« En cinq jours elle empoisonne sept personnes, nonobstant leur assidue journalière à surveiller ses moindres démarches; elle élude leurs regards, au point de leur présenter, à différentes reprises, du poison, sans qu'elles en soupçonnent rien; le coup manqué une fois, il est redoublé avec la même assurance.

« Et comme si le soin d'exterminer toute

une génération était encore au dessous de ses talents, elle nous, pendant ces cinq jours, nous autre intrigue, qu'elle fait marcher de front.

« Pendant qu'elle empoisonne les maîtres, elle démolit la maison; et tout encore sous leurs yeux, et sans qu'ils s'en aperçoivent.

« Enfin (et comme pour donner un exemple du degré d'adresse où peut atteindre l'esprit humain), pendant qu'elle assassine une famille entière, et qu'elle démolit une maison, elle ne perd pas de temps à se débarrasser de ses objets, et s'occupe encore à dérober au diable.

« Grâce au ciel, ce n'est là qu'un personnage fantastique, qui n'existe que dans la sentence de Caen, et l'espèce humaine est justifiée de cette horrible dépravation!

« Nous voilà enfin au terme de notre carrière, pour ce qui concerne la justification de la fille Salmon; et nous nous flattons qu'on ne voit plus de coupables que ceux qui ont provoqué cette épouvantable procédure.

« Nous aurions traité avec plus de ménagement la sentence de Caen, si elle fût parvenue jusqu'à nous, lorsque encore de la sanction du parlement de Rouen.

« Retenu par cette considération, nous aurions respecté dans ce moment déférent l'auguste protection dont il avait été décerné. Mais cette sentence, et la procédure qui lui ont servi de base, ayant été dépouillées de cette faveur, par le réquisitoire de monsieur le Procureur-général du mois de mars 1788, et par l'arrêt du 12 du même mois, qui pérorait la sentence de Caen, ces circonstances nous ont livré la procédure et la sentence,